

HANS JONAS : UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE

Aspects biographiques

Hans Jonas est né en 1903 dans une famille juive allemande. Il a eu la chance d'étudier auprès des plus grands penseurs du monde philosophique et théologique allemands de l'époque : Husserl, le fondateur de la phénoménologie, Heidegger, qu'on ne présente pas (dont il deviendra à l'époque un des disciples les plus doués), Bultmann, le célèbre théologien à l'origine de l'exégèse moderne sur les évangiles, dont il se fera un ami. Il a aussi suivi des cours auprès de Gerschom Scholem, le spécialiste de la spiritualité et de la mystique juive. Et surtout, il a été l'ami le plus proche d'Hannah Arendt jusqu'à la fin de la vie de la philosophe allemande. Jonas, sous l'influence de Bultmann, se spécialise dans la gnose antique et dans un comparatif de la gnose avec les circonstances de la pensée actuelle. Il travaille également la philosophie de la biologie.

Pendant un certain temps, Jonas est sensible aux thèses sionistes d'avant la guerre. L'année de l'arrivée d'Hitler au poste de chancelier de l'Allemagne, en 1933, il quitte l'Allemagne et émigre en Palestine. Il s'engage dans l'armée britannique et reviendra dans son pays d'adoption en vainqueur. Sa mère sera assassinée à Auschwitz. Il s'est marié. Entretiens, il a pris beaucoup de distance à l'égard de Heidegger, mais reste toujours aussi proche de Hannah Arendt, qui est un peu son complément philosophique. Déçue par la tournure des événements en Palestine, il part s'installer, avec sa famille, au Canada en 1949, il vivra assez pauvrement avant d'être reconnu et admis à enseigner en université. Il s'établira à New York de 1955 à 1976. En 1979, il écrit son célèbre « Principe responsabilité » qui va lui donner une renommée mondiale. Hans Jonas meurt en février 1993.

Les titres de l'œuvre de Jonas disent tout de suite la radicalité de sa réflexion. Pas de détours dans les méandres des concepts périphériques. Citons : « Le concept de Dieu après Auschwitz » ; « Le droit de mourir » ; « Pour une éthique du futur » ; « Entre le néant et l'éternité » ; « évolution et liberté » ; et bien sûr « Le Principe Responsabilité », bien connu...

Une philosophie de la vie

La philosophie de la vie de Hans Jonas se manifeste dans de nombreux articles. Mais elle est toute concentrée dans son ouvrage « le phénomène de la vie » qui fera l'objet de notre réflexion. En axant sa métaphysique (car il ne faut pas craindre le mot chez Jonas) sur le concept de « vie », Jonas rejoint un certain nombre de penseurs, incontestablement des penseurs de l'avenir, pour lesquels la vision mécaniste mène à des impasses et qu'il faut repenser. Il y a donc, bien sûr, une parenté avec Teilhard¹ malgré la grande distance conceptuelle, mais aussi Whitehead, Bergson, Edgar Morin...

Toutefois, Hans Jonas est un philosophe formé à l'école de la phénoménologie et des grands philosophes allemands. Il est par conséquent beaucoup mieux armé, conceptuellement parlant, que des scientifiques comme Teilhard par exemple pour affronter les questions clés. En revanche son absence d'expérience spirituelle le prive de la vision mystique, eucharistique et eschatologique du jésuite.

La philosophie de la vie de Hans Jonas signifie deux choses : une philosophie de l'organisme additionnée à une philosophie de l'esprit. La philosophie de l'organisme qui dérive vers une philosophie de la nature dans le « Principe Responsabilité » est une entreprise courageuse dans le contexte à la fois phénoménologique et idéaliste de la philosophie. Le plan de l'ouvrage « le phénomène de la vie » décline ce mouvement. C'est un ouvrage difficile à lire, avec des développements conceptuels assez virtuoses qui demandent beaucoup d'attention. Comme il l'exprime lui-même dans son introduction, « *la thèse (d'une philosophie de la vie), c'est n'exprimer pas moins que la thèse selon laquelle l'organique, même dans ses formes les plus inférieures, préfigure l'esprit, et l'esprit, même dans ce qu'il atteint de plus haut, demeure partie intégrante de l'organique.* » Pour les teilhardiens, c'est un air connu. Il précise que la seconde partie de cette thèse est en accord avec les croyances modernes, mais pas la première.

Si on contemple le panorama de la vie sur la planète Terre, on ne peut se contenter de l'hypothèse selon laquelle le processus continu, « *s'essayant à des créations toujours plus subtiles et plus audacieuses, devrait avoir été aveugle* », c'est-à-dire fruit du hasard. Et en bon philosophe phénoménologue, Jonas part du fait que la matière a rendu compte d'elle-même de cette manière-là : par la vie et l'esprit. C'est un fait incontournable. Jonas va donc plaider pour inclure la puissance originelle dans le concept de substance physique, et réciproquement intégrer la causalité physique dans les actualisations (les réalisations, si on préfère) de la matière dans la vie et l'esprit.

Il faut toujours avoir à l'esprit cette réciprocité.

1 On rappelle que dans le « Phénomène Humain », Teilhard structure son ouvrage autour de la Précie, la Vie et la « Survie »

« *La diversité de la vie existante se présente comme une échelle ascendante dans laquelle prennent place les complexifications de forme, l'attrait des sens et l'aiguillon du désir, la maîtrise des membres et des facultés d'action, la réflexion de la conscience et la poursuite de la vérité.* ». On peut interpréter, dit-il, cette échelle en termes de degrés croissants de la perception du monde allant vers l'objectivation. On peut l'interpréter aussi en termes de liberté progressive d'action. « *Les deux échelles culminent dans la pensée de l'homme et c'est là qu'elles tombent sous la question : laquelle est à dessin de l'autre [perception ou action] ? la contemplation pour l'action, ou l'action pour la contemplation ?* ». La réponse n'est pas biologique, elle relève de l'éthique.

Toujours dans l'introduction, Jonas, contre les courants idéalistes, dualistes et anthropocentriques, estime que si « *l'esprit est préfiguré dès le début dans l'organique, alors la liberté l'est aussi.* ». Une liberté sous ses deux formes : perception et action, bien sûr. C'est une liberté sous forme potentielle, un principe de liberté, dit-il, mais qui apparaît dans l'organique. Jonas estime, à la différence de certaines philosophies pan-psychiques, que ce principe de liberté n'existe pas dans l'univers purement physique (mouvements de la Terre et du Soleil, monde atomique et moléculaire...). L'apparition de la vie est une rupture. Avec la vie, « *l'être se fraie un passage vers la série indéfinie des possibilités qui dès lors s'étend jusqu'aux confins les plus éloignés de la vie subjective et se tient, en tant que tout, sous le signe de la liberté.* »

La liberté est donc le fil d'Ariane pour lire « Le phénomène de la vie ». Mais Jonas ajoute, en bon juif, « *le mystère des origines, il nous est fermé.* ». Le passage de l'inorganique à l'organique, du point de vue de la liberté ne peut être perçu que comme tendance, potentialité non visible ou perceptible.

L'histoire de la vie n'est cependant pas une histoire de réussite, dit-il. La lire sous l'angle du déploiement de la liberté dans la perception et dans l'action signifie qu'elle est précaire. Elle a introduit dans le monde physique la tension « être ou non être », en séparant son identité du matériau physique, tout en faisant partie du monde physique. « *Avec ce double aspect du métabolisme -sa puissance et son besoin-, le non-être a fait son apparition dans le monde* ». Jonas reprend Hegel, dont la vision est également organique et pour lequel la dialectique s'articule sur l'être et le non-être. Bref, la vie, dans ses figures particulières est mortelle, et cela fait partie de sa nature. Elle remonte l'entropie, rappelle-t-il, tout en y étant sujette. On est donc obligé de s'interroger sur la signification de cette aventure, et comme Jonas le dit, cette question ne laisse pas cette signification s'endormir.

En l'homme, la vie muette a trouvé une « voix ». L'homme étant un vivant, il est obligé de chercher à interpréter la vie en s'auto-interprétant. Jonas va donc construire son ouvrage à travers les facultés au moyen desquelles la vie affronte le défi du monde : métabolisme, sensibilité, motricité, affectivité, perception, imagination, esprit. Jonas aborde aussi l'aspect historique des représentations avec lesquelles l'homme s'est affronté à ses sujets. Cet aller-retour entre les représentations en elles-mêmes et la manière dont les hommes les ont comprises évite au philosophe de tomber dans le piège du mythe ou de la simple épopée.

Ainsi le plan du « phénomène de la vie » se dessine-t-il ainsi :

- (1) La vie, la mort et le corps dans la théorie de l'être : Jonas expose le retournement de la perception de la vie avec la naissance de la modernité. Ce chapitre est très éclairant pour notre réflexion. Jonas complète ce chapitre par deux appendices un peu techniques : causalité et perception, et note sur l'anthropomorphisme.
- (2) Aspects philosophiques du darwinisme, et un appendice sur la signification du cartésianisme pour la théorie de la vie.
- (3) Dieu est-il mathématicien ? La signification du métabolisme. Et plusieurs appendices sur les mathématiques dans l'interprétation de la nature, sur la philosophie de Whitehead, qu'il admire, mais à qui il reproche de ne pas être allé jusqu'à une philosophie de l'esprit, et une réflexion sur l'ADN dans le métabolisme.
- (4) Se mouvoir et ressentir : sur l'âme animale.
- (5) Cybernétique et fin : une critique. Ici, Jonas analyse les confusions épistémologiques concernant ceux qui confondent le fonctionnement d'un robot ou d'un ordinateur avec celui du cerveau et de l'esprit. Il ajoute un appendice qu'il appelle « le matérialisme, le déterminisme et l'esprit. »
- (6) La noblesse de la vue. Étude de la phénoménologie des sens. Et un appendice sur vie et mouvement.
- (7) La production d'image et la liberté humaine. Dans ce chapitre, Jonas tente de discriminer où se trouve la différenciation entre l'homme et l'animal. Il aborde cette question de manière phénoménologique. Puis il y a une transition destinée à marquer une distinction et un passage à une philosophie de l'esprit : « de la philosophie de l'organisme à la philosophie de l'homme ». En bon philosophe allemand, Jonas ne procède pas de manière linéaire, mais sous la forme d'angles divers.
- (8) D'abord une réflexion sur le lien entre pratique et théorie.
- (9) Puis un chapitre très éclairant sur la gnose, l'existentialisme et le nihilisme, qui mériterait un

approfondissement à lui tout seul, malgré la difficulté des concepts.

(10) Suit une méditation sur les relations entre la théologie et Heidegger. Dans ce chapitre, Jonas est très dur avec les théologiens qui fricotent trop avec la pensée de Heidegger.

(11) Une réflexion sur l'immortalité dans la mentalité moderne.

La conclusion sur « nature et éthique » préfigure son futur ouvrage « le Principe Responsabilité ».

Puisque le thème de la session portait sur l'éveil de la réflexion écologique et sans doute ce qu'elle peut changer, on ne s'attardera pas sur les chapitres concernant l'évolution et les formes de la vie. Jonas n'est pas un scientifique, bien qu'il soit remarquablement informé, mais un philosophe. Il note par exemple que le mot « évolution » a subi un changement sémantique, avec la venue des théories dites de l'évolution, lamarckienne ou darwinienne. Le mot « évolution » concernait essentiellement la genèse individuelle, et nullement la genèse de l'espèce. Au contraire, il présupposait l'existence de l'espèce comme plan stable sur lequel l'individu aura à évoluer. Évolution se définit par rapport à un plan fixe. Ce n'est pas le modèle, l'espèce, qui évolue, mais l'individu. Du reste, dans une perspective nominaliste, l'espèce n'existe pas. C'est une abstraction déduite d'un ensemble d'individus concrets qui ont les mêmes caractéristiques. En poussant un peu plus loin l'analyse, il explique que le renouvellement des générations n'est pas une relation de cause à effet, mais une « réincarnation » en chaque génération depuis le germe jusqu'à la maturité. Dans une théorie de l'évolution, il faut ajouter à la causalité efficiente de la mécanique, une causalité formelle qui se trouvait exclue des premiers principes de la physique.

C'est une manière de dire analogue à celle qui consiste à voir le développement de la vie remonter l'entropie.

Dans le chapitre « La vie, la mort et le corps dans la théorie de l'être », Jonas explique que les premières interprétations de l'être, du regard sur le monde qu'ont porté les hommes est l'hylézoïsme. C'est-à-dire la croyance que tout est vie. (l'animisme est une forme d'hylézoïsme). La matière n'a rien d'évident. Le panpsychisme, l'idée que tout est esprit, se justifie dans ce contexte.- La mort apparaît comme une contradiction de la condition naturelle. Elle pose problème, et non la vie. *Un problème est un choc entre une vue englobante et un fait particulier.* La mort ne peut donc mener que vers un être plus vaste, qui est nécessairement une autre vie ? Donc l'importance des tombes (tombes antiques, égyptiennes etc.)

La pensée moderne a inversé la perspective. La représentation mécanique, monde indifférent et dominé par l'inanimé et le mort est une chose naturelle. Par conséquent, c'est la « vie » qui est le problème (fait particulier dans une vue englobante). Le monde physique a été expurgé de ses caractères vitaux (géométrie, mesure...). Seul le « sans vie » est le connaissable. La vie apparaît comme un cas limite, à expliquer en fonction du non-vie (théorie mécaniste de la vie et biologie moderne). On pourrait parler de « panmécanisme » qui est l'hypothèse englobante, et donc d'une domination ontologique de la mort (en fait « indifférence » de la matière). *Réduire la vie à la non vie signifie ramener le particulier au général, le complexe au simple.* On remarquera que dans l'histoire de la science, le fonctionnement du corps est analysé à partir de l'état de cadavre ! L'évolution vers la conception moderne de la vie est une soustraction (des attributs vivants).

Cette évolution est soutenue par la métaphysique dualiste qui se trouve aux origines des sciences. Jonas analyse de ce point de vue l'histoire de la pensée et estime que l'apparition du dualisme est l'événement le plus décisif de l'histoire mentale. Pour Platon. Le corps est le tombeau de l'âme. On connaît le jeu de mots de Platon : SOMA (corps) / SEMA (tombe). Avec la découverte du « soi » (dans la religion orphique, le christianisme et le gnosticisme), il y a polarisation du dualisme. Le Gnosticisme étend le dualisme à l'univers physique. Le monde entier est une tombe pour l'âme. il y a opposition entre le Soi et le Monde. Le Christianisme devra subir de violentes polémiques qui divisent les chrétiens eux-mêmes entre ceux qui sont influencés par le gnosticisme et qui vont avoir une grande influence sur l'histoire des idées et des pratiques chrétiennes, et le christianisme disons platonicien ou influencé par la piété cosmique.

Jonas range Teilhard et Whitehead dans les penseurs panpsychiques, ce qui les apparente aux penseurs pré-dualistes. De Teilhard, il n'a dû connaître que ce que l'université allemande en a laissé filtrer. N'oublions pas que les deux nations sont en guerre.

La modernité matérialiste hérite du dualisme. Mais dans la bataille entre l'idéalisme et le matérialisme, le monisme matérialiste va l'emporter et va aboutir au triomphe de la mort sur la vie. L'unique résidu sans solution est l'organisme vivant, car il résiste à l'alternative dualiste (entre matérialisme et idéalisme) et à l'alternative dualisme-monisme. Le « ici et maintenant », suspendu entre commencement et fin, a été refusé par les deux conceptions (moniste et dualiste). Il y a oubli de la « spécificité » de la vie. Dans le combat entre matérialisme et idéalisme, il y a toujours l'arrière-fond de dualisme. Dans la conception idéaliste (celle de

Berkeley ou celle de l'idéalisme allemand), l'ontologie dualiste est toujours présente en arrière-fond : il y a de l'esprit sans matière, et de la matière sans esprit. Toute conception ultérieure (monisme actuel) est nécessairement post-dualiste. Ici, apparaît une des clés de lecture de la pensée de Jonas : c'est le corps qui est le cœur d'une philosophie de la vie. Jonas rejoint d'une certaine manière Merleau-Ponty.

Une philosophie du corps

Il y a échec des deux côtés de l'alternative : l'idéalisme échoue car la distinction conscience/apparence se heurte à la chose en soi. Le matérialisme échoue car la distinction substance/fonction se heurte à l'existence de la conscience. La tentative cartésienne de division entre la physique de l'étendue et la phénoménologie de la conscience est artificielle. L'existence du corps, à la fois étendu et conscient, fait échouer l'« époque » phénoménologique. Il représente l'auto-transcendance : à la fois sensible et volontaire, et étendu et inerte. On ne peut mener une description à terme sans pénétrer dans l'autre. « *On ne comprend pas [le corps] qu'il est le corps de cette conscience-ci, qu'il est mon corps, mon moi étendu et ma part dans le monde de l'étendue.* » Le CORPS est la coïncidence effective de l'extériorité et de l'intériorité.

Il y a donc nécessité d'une unité plus élevée (philosophie qui absorbe les deux polarités). Et cela repose le problème qui a donné naissance au dualisme. C'est à partir du corps que l'on peut repenser une ontologie globale, un monisme intégral. Le corps est la crise de toute ontologie future qui pourrait se présenter comme science. Il a provoqué la crise dans le panvitalisme initial (du fait de la mort). Il cause la scission de l'être dans les deux positions monistes issues du dualisme. Jonas remarque toutefois que le matérialisme est une variante plus sérieuse que l'idéalisme dans l'ontologie moderne. Il affronte directement la question du corps (dans les sciences) alors que l'idéalisme l'évade. De plus, la physique moderne, depuis les quanta, arrive elle aussi à une approche sceptique de la causalité. La causalité était réduite à la mécanique (disparition des autres causalités), et l'esprit récupérait les attributs de la vie. Mais Jonas dit « *la conscience pure est aussi peu en vie que la pure matière qui s'y oppose* ». C'est la vie corporelle qui est source de l'idée de force, au sens hégélien. On ne peut dériver le concret de l'abstrait. « *L'entendement comme tel ne connaît que la raison et la conséquence, non la cause et l'effet : ces derniers désignent une connexion de réalité au moyen de la force, non d'idéalité par le moyen de la forme.* ». Le monde que nous nous représentons est construit à partir de mon corps, et très précisément le corps constitué par la totalité psycho-physique.

La question du corps n'est pas d'ordre épistémologique, mais ontologique. Le corps est l'archétype du concret. La pure « étendue » et la pure « pensée » s'avèrent être de simples abstractions. L'erreur de l'idéalisme est d'avoir rangé le corps du côté des objets. L'idéalisme se prive de comprendre la connexion. Jonas en conclut que renoncer à l'intelligibilité de la vie, c'est rendre le monde inintelligible. Par conséquent le problème de la vie relève de l'ontologie et non des sciences. La vie signifie la vie matérielle, le corps vivant, l'être organique. Le corps noue l'être (que l'idéalisme et le matérialisme veulent faire disparaître). La philosophie organique et spirituelle de Jonas prend appui sur l'expérience du corps.

Donc Jonas va analyser plusieurs dimensions de la vie organique pour asseoir son ontologie et sa philosophie de la vie. Quelques exemples :

Il imagine un Dieu purement mathématicien et mécanicien qui se penche sur le métabolisme et sur la vie organique. Comme corps physique, l'organisme est du vide, des éléments matériels et une géométrie (champs de forces) émanant de foyers insulaires. À travers le métabolisme (échange de matière avec les alentours), des contenus matériels circulent ! Or la forme vivante demeure, alors que la matière la traverse ! Le métabolisme n'est pas une activité périphérique, c'est le mode total de continuité de l'organisme vivant. Un moteur reçoit de l'énergie et il la recrache. Le système n'est pas atteint. Il est inerte par rapport à ses échanges d'énergie. Le système vivant, lui, est le résultat de son activité métabolisante.

Puisqu'on ne peut expliquer par la matière et les forces, le Dieu mathématicien essaie de saisir la vie à travers le concept d'« onde ». Mais là non plus les ondes n'expliquent pas la causalité interne. Il est impossible de rendre compte de chaque événement selon les lignes du schéma général mécaniste (indifférence téléologique, cause efficiente, uniformité d'inertie, plus petite particule, extensité quantitative).

Il faut donc opérer un retournement phénoménologique : Le Dieu mathématicien n'expérimente pas le corps, la vie elle-même. « *Le Dieu mathématique, dans sa vue analytique homogène manque le point décisif - celui de la vie elle-même : le fait qu'elle soit une individualité centrée sur soi, qu'elle soit pour elle-même et en opposition avec le reste du monde, avec une frontière essentielle séparant l'intérieur et l'extérieur, en dépit de leur échange effectif, voire grâce à celui-ci.* » L'unité s'unifie soi-même par le moyen de la multiplicité changeante. la matière pourrait n'être qu'une apparence phénoménale (sensorielle), et la vie, surprise ontologique, est l'unité d'un divers, non comme perception synthétique, non par la concurrence de forces qui se

lient, mais en vertu d'elle-même. Les « individus » sont indivisibles. D'où la double relation de l'organisme à sa substance matérielle. La matière est essentielle au niveau de l'espèce, mais elle est accidentelle au niveau de l'individu. L'identité organique est l'identité du tout de la forme, alors que le substrat passe. Elle reste elle-même au milieu des changements.

Le Dieu mathématicien ne peut la saisir, car elle n'est saisie qu'à partir d'elle-même. La continuité est continuité du Soi. Ce qui demande au Dieu mathématicien d'être un corps. Le monde est en inter-relation avec le soi : il se maintient dans, par et contre le monde. Il faut donc compléter la polarité forme-matière par la polarité soi-monde.

Prenons un autre exemple intéressant qui touche plus la sensibilité que le corps à proprement parler : la différenciation de l'homme par rapport à l'animal, à travers la création d'images. Imaginons une équipe d'extra-terrestres débarquant sur la Terre. Jonas refuse une définition de l'homme à partir de la morphologie, de la génétique ou d'autres aspects purement physiques. Quel indice externe va indiquer l'existence d'un esprit humain ? La production d'images, répond Jonas. La parole est certes plus centrale dans la nature de l'homme, mais elle ne laisse pas de traces, et sa constitution est plus complexe.

Il est certain que les animaux produisent eux aussi des artefacts : mais ceux-ci sont dirigés pour une fin vitale. En revanche, comme va le montrer Jonas, l'image créée par l'homme est inutile biologiquement, et ses finalités sont autres. Il s'ensuit une description de ce que les extra-terrestres définissent comme image : ressemblance, mais à distance, avec l'objet, intentionnalité de la représentation, incomplétude de la ressemblance (trait, esquisse). Et non imitation. Elle exprime une liberté dans le trait. Cette incomplétude volontaire est d'ordre ontologique.

L'incomplétude de l'image a des degrés de liberté : d'abord la restriction à deux dimensions. La copie n'est pas l'image. Mais surtout, moins il y a de ressemblance, plus on s'approche de l'essentiel. C'est un mouvement vers l'idéalisation. La différence par rapport à l'objet est positive (altération de traits, caricature, processus de traduction) et fait appel à l'imagination, et à la compréhension symbolique (intentionnellement reconnaissable). Jonas estime que le fruit de ce développement est l'écriture idéographique et pictographique : les idéogrammes des égyptiens ou mésopotamiens sont des abstractions. La représentation est une forme identifiée au milieu de variations (elle repose sur la proportion de ses parties). L'image est inactive, bien que représentant l'action (en dehors du monde causal). Par exemple, elle représente le danger sans mettre en danger, le nuisible sans nuire, le désirable sans satiété... L'animal a un rapport direct, ou immédiat entre l'objet et sa représentation. Mais l'image produite par l'homme crée une médiation entre l'objet et le support de l'objet. C'est l'apparition, l'insertion d'un objet idéal. Le support, par exemple la pierre du mur, n'importe pas. Il y a possibilité d'images différentes d'un même objet, et réciproquement une image peut représenter des objets différents.

Jonas en infère une méditation sur l'homme en tant que « sujet ». Comment les propriétés de ce sujet vont-elles le laisser deviner à nos vaillants extra-terrestres. Ceux-ci verront dans l'apparition de l'image deux dimensions fondamentales : Produire et contempler.

Il faut une aptitude à percevoir la ressemblance. L'animal certes perçoit soit l'altérité, soit la différence. Mais l'homme perçoit les deux en un. Tous les degrés entre l'altérité et la ressemblance sont possibles. L'image distincte de son support préfigure la différenciation forme-matière et la séparation de l'eidos, de l'idée abstraite. Elle n'a plus besoin de support. Elle n'a plus besoin de la causalité perceptive. La vision, déjà chez l'animal, arrache l'objet par rapport au sentir immédiat. L'animal sait reconnaître lui aussi l'identité de l'objet décrit par rapport aux transformations. Mais son souvenir est lié à la sensation actuelle. Le rappel du souvenir ne vient pas du sujet, mais est induit par les circonstances. Chez l'homme, il y a un nouveau niveau de médiation : l'image et l'eidos. La mémoire humaine dispose des images (idées) à sa demande, indépendamment des circonstances. Bref l'image surgit comme une mémoire extériorisée. Elle défie le temps mieux que la conservation interne. La mémoire dans l'image est rendue partageable. Vérité : « *adaequatio imaginis ad rem* » (adéquation de l'imagination aux choses), avant « *adaequatio intellectus ad rem* » (adéquation de l'intelligence aux choses).

De plus, l'image (penser à l'art) montre que son auteur est producteur de choses nouvelles : c'est l'apparition du possible (lointain ancêtre des mathématiques). En plus de la faculté de figuration, de concevoir des images, il y a aussi la production de ses images. L'homme va pouvoir analyser le mouvement et les moyens de production. En germe, c'est la future écriture, mais aussi la danse, les arts, et l'usage des mains. Tout cela préfigure la technique (le contrôle eidétique de la motricité est un fait trans-animal)

L'home pictor est le point de jonction entre l'homo sapiens et l'homo faber.

Jonas pose un rapprochement avec l'intuition biblique : Dieu crée les animaux, mais donne aux hommes le pouvoir de les nommer. La généralité du nom correspond à la généralité de l'image. « *Tracer l'image est analogue à l'acte d'appeler par son nom* ».

Bref, nos extra-terrestres sont sûrs de créatures qui jouissent de la liberté mentale et corporelle, qui donnent des noms aux choses (langage), qui peuvent communiquer avec eux, qui parviendront à l'abstraction de la forme géométrique et du concept rationnel. Le niveau de l'homme est celui des possibilités indiquées par la faculté de figuration (des formes arrachées au fait...).

Conclusion

Ces quelques exemples, un peu ardu à exposer vu la technicité de la réflexion de Hans Jonas, ne sont que des illustrations d'une pensée profonde, marquée par une existence riche et traversée d'épreuves. Il serait dommage de réduire son intuition à celle exprimée dans « le Principe Responsabilité ». Ce dernier ouvrage présuppose une métaphysique profonde, dont la clé de voûte est la philosophie de la vie.

Jonas complète Teilhard là où le jésuite ne disposait pas d'outils conceptuels adaptés. Certes, sa lecture est moins facile, elle manque de poésie et reste assez technique. De plus, il n'est pas sûr qu'il connaisse les différentes formes de la pensée teilhardienne, exprimée dans les nombreux essais que Teilhard a laissés. Toutefois, la connaissance jonasienne des traditions philosophiques, en complétant les intuitions teilhardiennes là où celui-ci a laissé des trous, ouvre des opportunités aux chercheurs désireux d'intégrer Teilhard dans le concert intellectuel.

Je me permettrais d'ajouter qu'une articulation analogique entre la philosophie du corps de Jonas et celle de la tradition chrétienne du corps eucharistique mériterait un saut qualitatif à faire. En tant que juif, Jonas ne pouvait se le permettre, mais on imagine très bien ce que des théologiens chrétiens pourraient extraire d'une pensée qui refuse de se laisser enfermer dans le dualisme ou dans l'alternative matérialisme-idéalisme, et qui place le corps (et non l'âme ou l'atome) comme pivot central d'une philosophie de la vie.